

MOLIÈRE

L'Ecole des femmes

Prologue

Madame,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais pas où sortir de celle-ci. Un autre auteur, qui serait en ma place, trouverait d'abord cent belles choses à dire de Votre Altesse Royale, sur ce titre de l'Ecole des femmes, et l'offre qu'il vous en ferait. Mais, pour moi, Madame, je vous avoue mon faible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que Votre Altesse Royale pourrait avoir à démêler avec la comédie que je lui présente.

On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, Madame, ne saute que trop aux yeux; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, Madame, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces, et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous: je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paraître pour tout le monde; et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, Madame, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue et d'un mérite trop élevé, pour les vouloir renfermer dans une épître et les mêler avec des bagatelles.

Tout bien considéré, Madame, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

De Votre Altesse Royale,
Madame,

Le très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,
J. B. Molière.

PERSONNAGES

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE.
AGNES, jeune fille innocente élevée par Arnolphe.
HORACE, amant d'Agnès.
ALAIN: paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.
CHRYSALDE ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe.
Un NOTAIRE.

La scène est à Paris dans une place d'un faubourg

ACTE I

Scène 1 - CHRYSALDE, ARNOLPHE

CHRYSALDE

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE

Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon coeur?
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur,
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE

Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infaillible apanage.

CHRYSALDE

Ce sont coups de hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais, quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie:
Car enfin, vous savez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis:
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes...

ARNOLPHE

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces?
L'un amasse du bien dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard;
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confiance à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas;
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense,
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
Enfin, ce sont partout des sujets de satire,
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots...

CHRYSALDE

Oui; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde, et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.

J'y suis assez modeste; et bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il serait arrivé quelque disgrâce humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main;
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compère, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit, pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et...

ARNOLPHE

Mon Dieu! notre ami, ne vous tourmentez point:
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes.
Et comme on est dupé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSSALDE

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE

Epouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle
Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle;
Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,

Et que visiteraient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime:
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour: "Qu'y met-on"?
Je veux qu'elle réponde: "Une tarte à la crème";
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême:
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSSALDE

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE

Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sottie
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSSALDE

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE

L'honnêteté suffit.

CHRYSSALDE

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir;
Mais il faut pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond:
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sottie,
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSSALDE

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE

Chacun a sa méthode,
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode:
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique;
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploierait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et, grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée, et comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz: "Pourquoi cette narration"?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
Ce soir je vous invite à souper avec elle;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSSALDE

J'y consens.

ARNOLPHE

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSSALDE

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourrait-on se le persuader ?)
Elle était fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

CHRYSSALDE

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE

Bon!
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRYSSALDE

Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARNOLPHE

Outre que la maison par ce nom se connaît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSSALDE

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!
De la plupart des gens c'est la démangeaison;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout alentour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte:
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas;

Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSSALDE

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous...

CHRYSSALDE

Soit: là dessus nous n'aurons point de bruit;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que monsieur de la Souche.

ARNOLPHE

Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSSALDE, s'en allant.

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE, seul.

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange, de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion!

(Il frappe à sa porte.)

Holà!

Scène 2: ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE

ALAIN

Qui heurte?

ARNOLPHE

Ouvrez.

(A part.)

On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN

Qui va là?

ARNOLPHE
Moi.

ALAIN
Georgette!

GEORGETTE
Eh bien?

ALAIN
Ouvre là-bas.

GEORGETTE
Vas-y, toi.

ALAIN
Vas-y, toi.

GEORGETTE
Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE
Belle cérémonie
Pour me laisser dehors! Holà! ho! je vous prie.

GEORGETTE
Qui frappe?

ARNOLPHE
Votre maître.

GEORGETTE
Alain!

ALAIN
Quoi?

GEORGETTE
C'est monsieur.
Ouvre vite.

ALAIN
Ouvre, toi.

GEORGETTE
Je souffle notre feu.

ALAIN
J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE
Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah!

GEORGETTE
Par quelle raison y venir, quand j'y cours?

ALAIN
Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant stratagème!

GEORGETTE
Ote-toi donc de là!

ALAIN
Non, ôte-toi toi-même.

GEORGETTE
Je veux ouvrir la porte.

ALAIN
Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE
Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN
Ni toi non plus.

GEORGETTE
Ni toi.

ARNOLPHE
Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente!

ALAIN, en entrant.
Au moins, c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, en entrant.
Je suis votre servante,
C'est moi.

ALAIN
Sans le respect de monsieur que voilà,
Je te...

ARNOLPHE, recevant un coup d'Alain.
Peste!

ALAIN
Pardon.

ARNOLPHE
Voyez ce lourdaud-là!

ALAIN
Mais elle aussi, monsieur...

ARNOLPHE
Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise.
Eh bien, Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN
Monsieur, nous nous... Monsieur, nous nous por...
Dieu merci,
Nous nous...

(Arnolphe ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.)

ARNOLPHE
Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN
Vous faites bien, j'ai tort.

ARNOLPHE, A Alain.
Faites descendre Agnès.

(A Georgette.)

ARNOLPHE

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE

Triste? Non.

ARNOLPHE

Non?

GEORGETTE

Si fait.

ARNOLPHE

Pourquoi donc?...

GEORGETTE

Oui, je meure,

Elle vous croyait voir de retour à toute heure;

Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous

Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prit pour vous.

cène 3: ARNOLPHE, seul.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.

Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme;

Comme un morceau de cire entre mes mains elle est.

Et je lui puis donner la forme qui me plaît.

Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,

On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence

Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité

Que la femme qu'on a pêché de ce côté.

De ces sortes d'erreurs le remède est facile.

Toute personne simple aux leçons est docile;

Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,

Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.

Mais une femme habile est bien une autre bête,

Notre sort ne dépend que de sa seule tête

De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,

Et nos enseignements ne font là que blanchir;

Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,

A se faire souvent des vertus de ses crimes,

Et trouver pour venir à ses coupables fins,

Des détours à duper l'adresse des plus fins.

Pour se parer du coup en vain on se fatigue;

Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas:
Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos Français l'ordinaire défaut:
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune,
Et la vanité sottie a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se perdraient plutôt que de ne causer pas.
Oh! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées!
Et que... Mais le voici... Cachons-nous toujours bien
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

Scène 4: HORACE, ARNOLPHE

HORACE

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre,
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE

Eh, mon Dieu! n'entrons point dans ce vain compliment:
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies;
Et, si l'on m'en croyait, elles seraient bannies.
C'est un maudit usage et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Mettons donc sans façons.

(Il se couvre.)

Eh bien! vos amourettes?

Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étais tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

HORACE

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon coeur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE

Oh! oh! comment cela?

HORACE

La fortune cruelle

A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE

Quel malheur!

HORACE

Et de plus, à mon très grand regret,

Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE

Je ne sais! mais enfin c'est une chose sûre.

Je pensais aller rendre, à mon heure à peu près,

Ma petite visite à ses jeunes attraits,

Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,

Et servante et valet m'ont bouché le passage,

Et d'un "Retirez-vous; vous nous importunez",

M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE

La porte au nez!

HORACE

Au nez.

ARNOLPHE

La chose est un peu forte.

HORACE

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;

Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,

C'est: "Vous n'entrerez point; monsieur l'a défendu".

ARNOLPHE

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE

Non. Et de la fenêtre

Agnès m'a confirmé le retour de ce maître.

En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE
Comment! d'un grès?

HORACE
D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalié ma visite.

ARNOLPHE
Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela!
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE
Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE
Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE
Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE
Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE
Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE
Cela vous est facile; et la fille, après tout,
Vous aime?

HORACE
Assurément.

ARNOLPHE
Vous en viendrez à bout.

HORACE
Je l'espère.

ARNOLPHE
Le grès vous a mis en déroute;

Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'Amour est un grand maître;
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos moeurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès:
"Retirez-vous, mon âme aux visites renonce
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse".
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonnez
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'Amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un coeur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE

Oui, fort plaisant.

HORACE

Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un ris forcé.)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulais entrer par escalade;
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire:
Je ne puis y songer sans de bon coeur en rire;
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, avec un ris forcé.
Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE
Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son coeur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingénuité,
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, bas, à part.
Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert;
Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE lit.

"Je veux vous écrire, et je suis bien plus en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je sais ce que vous m'avez fait, mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, et j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser; mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qu'il en est: car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trompiez; et je sens que j'en mourrais de déplaisir."

ARNOLPHE, à part.
Ho! chienne!

Scène 5: ARNOLPHE, seul.

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente un esprit si présent!
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
Enfin, me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, embaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son coeur;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même:
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé?
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse;
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse:
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cette amour
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! je crève, j'enrage.
Et je souffletterais mille fois mon visage!
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir
Ciel! faites que mon front soit exempt de disgrâce;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens!

ACTE IV

Scène 1 - ARNOLPHE

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel oeil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyais tranquille,
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon coeur
Y semblaient redouter mon amoureuse ardeur.
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle;
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants;
Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.
Quoi! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance;
Mon coeur aura bâti sur ses attraits naissants,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi!
Non, parbleu! non, parbleu! Petit sot, mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

Scène 2 - LE NOTAIRE, ARNOLPHE

LE NOTAIRE

Ah! le voilà! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, sans le voir.
Comment faire?

LE NOTAIRE

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, sans le voir.
A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE
Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, sans le voir.
Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE
Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE, sans le voir.
J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE
Eh bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, sans le voir.
Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE
Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, sans le voir.
Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE
On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, sans le voir.
Quel traitement lui faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE
L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, sans le voir.
Si...

LE NOTAIRE, Arnolphe l'apercevant.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE, l'ayant aperçu.
Hé?

LE NOTAIRE

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger;
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coutumier, selon les différents vuloirs;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour...

ARNOLPHE

Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE

Oui, je vous ai mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE, seul.
Je pense qu'il en tient; et je crois penser bien.

Scène 3 - LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE

LE NOTAIRE, allant au-devant d'Alain et de Georgette.
M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN
Oui.

LE NOTAIRE
J'ignore pour qui vous le pouvez connaître,
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE
Nous n'y manquerons pas.

Scène 4 - ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ALAIN
Monsieur...

ARNOLPHE
Approchez-vous; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis; et j'en sais des nouvelles.

ALAIN
Le notaire...

ARNOLPHE
Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourrait-ce être
Si l'on avait ôté l'honneur à votre maître!
Vous n'oseriez après paraître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montrerait au doigt
Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN

Oh! vraiment...

GEORGETTE

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE

S'il venait doucement: Alain, mon pauvre coeur,
Par un peu de secours soulage ma langueur!

ALAIN

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE

Bon.

(A Georgette.)

Georgette, ma mignonne,
Tu me parais si douce et si bonne personne...

GEORGETTE

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE

Bon.

(A Alain.)

Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu?

ALAIN

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE

Fort bien.

(A Georgette.)

Ma mort est sûre
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE
Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE
Fort bien.

(A Alain.)

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire:
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire;
Et voilà, pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.)

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE, le poussant.
A d'autres!

ARNOLPHE
Bon cela.

ALAIN, le poussant.
Hors d'ici!

ARNOLPHE
Bon.

GEORGETTE, le poussant.
Mais tôt!

ARNOLPHE
Bon. Holà! c'est assez.

GEORGETTE
Fais-je pas comme il faut?

ALAIN
Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE

Oui, fort bien, hors l'argent, qu'il ne fallait pas prendre.

GEORGETTE

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE

Non, vous dis-je; rentrez, puisque je le désire;

Je vous laisse l'argent. Allez; je vous rejoins.

Ayez bien l'oeil à tout, et secondez mes soins.

Scène 5 - ARNOLPHE, seul

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

Scène 6 - HORACE, ARNOLPHE

HORACE

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.

Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.

Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,

Seule dans son balcon j'ai vu paraître Agnès,

Qui des arbres prochains prenait un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord: je ne le voyais pas,
Mais je l'oyais marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait,
Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvait.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornait sa cheminée;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après cent tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage:
C'était trop hasarder; mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connaître;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami je veux bien vous l'apprendre.
L'allégresse du coeur s'augmente à la répandre;
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

Scène 7 - ARNOLPHE, seul

Quoi! l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer!
Coup sur coup le verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence!
Et je serai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé!

En sage philosophe on m'a vu vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents;
Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et te tirer de pair d'avec les autres fronts;
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il était arrêté
Que nul homme ici-bas n'en serait exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières,
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace,
Pour me trouver après dans la même disgrâce!
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti:
Si son coeur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste;
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

Scène 8 - CHRYSALDE, ARNOLPHE

CHRYSALDE

Eh bien! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE

De grâce, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
Serait-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerais presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSALDE

C est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose:
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talents,

Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galants,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête,
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE

Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remerciement à votre seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE

Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme;
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et, d'une âme réduite,
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE

C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE

Vous pensez vous moquer; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferais un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites

Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et, plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE

Mon Dieu! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE

Moi, je serais cocu?

CHRYSALDE

Vous voilà bien malade!
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de coeur, de biens et de maison,
Ne feraient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE

Et moi, je n'en voudrais avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune;
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSALDE

Vous êtes en courroux!
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

(Il court heurter à sa porte.)

Scène 9 - ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit)
Veut comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu! tout est à nous.
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE

La mienne, quoique aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE

Rentrez donc; et surtout gardez de babiller.

(Seul.)

Voilà pour le prochain une leçon utile,
Et, si tous les maris qui sont en cette ville,
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

ACTE V

Scène 1 - ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

Traîtres! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN

Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE

De cette excuse en vain vous voulez vous armer;
L'ordre était de le battre, et non de l'assommer;
Et c'était sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avais commandé qu'on fît choir la tempête.
Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.

(Seul.)

Le jour s'en va paraître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! que deviendrai-je? et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire?

Scène 2 - HORACE, ARNOLPHE

HORACE, à part.

Il faut que j'aie un peu reconnaître qui c'est.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Eût-on jamais prévu...

(Heurté par Horace, qu'il ne reconnaît pas.)

Qui va là, s'il vous plaît?

HORACE

C'est vous, seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE

Oui. Mais vous?

HORACE

C'est Horace.

Je m'en allais chez vous vous prier d'une grâce.

Vous sortez bon matin!

ARNOLPHE, bas, à part.

Quelle confusion!

Est-ce un enchantement? est-ce une illusion?

HORACE

J'étais, à dire vrai, dans une grande peine;

Et je bénis du ciel la bonté souveraine

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.

Je viens vous avertir que tout a réussi,

Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,

Et par un incident qui devait tout détruire.

Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner

Cette assignation qu'on m'avait su donner;

Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,

J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paraître,

Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,

M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas,

Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,

De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.

Ces gens-là, dont était, je pense, mon jaloux,

Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups;

Et, comme la douleur, un assez long espace,

M'a fait sans remuer demeurer sur la place,

Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient assommé,

Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.

J'entendais tout leur bruit dans le profond silence:

L'un l'autre ils s'accusaient de cette violence,

Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,

Sont venus doucement tâter si j'étais mort.

Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,

J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.

Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi;

Et, comme je songeais à me retirer, moi,

De cette feinte mort la jeune Agnès émue

Avec empressement est devers moi venue,

Car les discours qu'entre eux ces gens avaient tenus

Jusques à son oreille étaient d'abord venus;

Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'était sauvée;
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai je enfin? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son dessin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourrait courir,
Si j'étais maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée,
J'aimerais mieux mourir que l'avoir abusée:
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en saurait séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père;
Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourrait faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
Et, comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confiance,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service?

HORACE

Vous voulez bien me rendre un si charmant office.

ARNOLPHE

Très volontiers, vous dis je; et je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
J'avais de votre part craint des difficultés;
Mais vous êtes du monde, et, dans votre sagesse,
Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paraître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE, seul.

Ah! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice!

(Il s'enveloppe le nez de son manteau.)

Scène 3 - AGNES, ARNOLPHE, HORACE

HORACE, A Agnès.

Ne soyez point en peine où je vais vous mener;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce serait tout détruire:
Entrez dans cette porte, et laissez vous conduire.

(Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnaisse.)

AGNES, à Horace.

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE

Chère Agnès, il le faut.

AGNES

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNES

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE

Hors de votre présence on me voit triste aussi.

AGNES

Hélas! s'il était vrai, vous resteriez ici.

HORACE

Quoi! vous pourriez douter de mon amour extrême?

AGNES

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(Arnolphe la tire.)

Ah! l'on me tire trop.

HORACE

C'est qu'il est dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux,
Et ce parfait ami de qui la main vous presse
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNES

Mais suivre un inconnu que...

HORACE

N'appréhendez rien:
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNES

Je me trouverais mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurais...

(A Arnolphe, qui la tire encore.)

Attendez.

HORACE

Adieu. Le jour me chasse.

AGNES

Quand vous verrai-je donc?

HORACE

Bientôt, assurément.

AGNES

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE, en s'en allant.

Grâce au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence;

Et je puis maintenant dormir en assurance.

Scène 4 - ARNOLPHE, AGNES

ARNOLPHE, le nez dans son manteau, et déguisant sa voix.

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,

Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.

Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.

(Se faisant connaître.)

Me connaissez-vous?

AGNES, le reconnaissant.

Hai!

ARNOLPHE

Mon visage, friponne,

Dans cette occasion rend vos sens effrayés,

Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;

Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.

(Agnès regarde si elle ne verra point Horace.)

N'appellez point des yeux le galant à votre aide:

Il est trop éloigné pour vous donner secours.

Ah! ah! si jeune encor, vous jouez de ces tours!

Votre simplicité, qui semble sans pareille,

Demande si l'on fait les enfants par l'oreille;

Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,

Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!

Tudieu! comme avec lui votre langue cajole!

Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!

Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein
Et qui, dès qu'il le sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte.

AGNES
Pourquoi me criez-vous?

ARNOLPHE
J'ai grand tort en effet!

AGNES
Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE
Suivre un galant n'est pas une action infâme?

AGNES
C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme:
J'ai suivi vos leçons et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché!

ARNOLPHE
Oui. Mais pour femme, moi, je prétendais vous prendre:
Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre.

AGNES
Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE
Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNES
Oui je l'aime.

ARNOLPHE
Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNES

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas?

ARNOLPHE

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNES

Hélas!

Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause,
Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE

Mais il fallait chasser cet amoureux désir.

AGNES

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE

Et ne savez-vous pas que c'était me déplaire?

AGNES

Moi? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui!
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNES

Vous?

ARNOLPHE

Oui.

AGNES

Hélas! non.

ARNOLPHE

Comment, non!

AGNES

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

AGNES

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer:
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNES

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE, à part.

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!
Peste! une précieuse en dirait-elle plus?
Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

(A Agnès.)

Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNES

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE, bas, à part.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

(Haut.)

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir.

AGNES

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNES

Vous avez là dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,

Je ne juge pas bien que je suis une bête?
Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotté, si je puis.

ARNOLPHE

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNES

Sans doute
C'est de lui que je sais ce que je puis savoir
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferaient mon coeur.

AGNES

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE, à part.

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de coeur
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles faiblesses!
Tout le monde connaît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle: et, malgré tout cela.
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(A Agnès.)

Eh bien, faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse;
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNES

Du meilleur de mon coeur je voudrais vous complaire:
Que me coûterait-il, si je le pouvais faire?

ARNOLPHE

Mon pauvre petit coeur, tu le peux si tu veux.
Ecoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserais, mangerai;
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire:
Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.

(Bas, à part.)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller?
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaliser:
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que le me tue? Oui, dis si tu le veux;
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNES

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme:
Horace avec deux mots en ferait plus que vous

ARNOLPHE

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux!
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile;
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes voeux, et me mettez à bout,
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

Scène 5 - ARNOLPHE, AGNES, ALAIN

ALAIN

Je ne sais ce que c'est, monsieur; mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble

ARNOLPHE

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

(A part.)

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure,
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
Trouver une voiture.

(A Alain.)

Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.

(Seul.)

Peut-être que son âme, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

Scène 6 - ARNOLPHE, HORACE

HORACE

Ah! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arsolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais;
J'ai trouvé qu'il mettait pied à terre ici près:
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disais, ne m'était pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvait m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informais à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups:
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir:
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement, qui le pourrait aigrir;
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,

De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE

Oui-da.

HORACE

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE

Je n'y manquerai pas.

HORACE

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE

Fort bien.

HORACE

Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir!
Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

(Ils demeurent en un coin du théâtre.)

Scène 6 - ARNOLPHE, HORACE

HORACE

Ah! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arsolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais;
J'ai trouvé qu'il mettait pied à terre ici près:
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disais, ne m'était pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvait m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informais à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups:
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.

J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir:
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement, qui le pourrait aigrir;
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE
Oui-da.

HORACE
Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE
Je n'y manquerai pas.

HORACE
C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE
Fort bien.

HORACE
Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir!
Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

(Ils demeurent en un coin du théâtre.)

Scène 7 - ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE

ENRIQUE, à Chrysalde.
Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paraître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurais su vous connaître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable soeur
Dont l'hymen autrefois m'avait fait possesseur;
Et je serais heureux, si la Parque cruelle,
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance

Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près; et, sans votre suffrage;
J'aurais tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSSALDE

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, à part, à Horace.
Oui, je veux vous servir de la bonne façon.

HORACE, à part, à Arnolphe.
Gardez, encore un coup...

ARNOLPHE, à Horace.
N'ayez aucun soupçon.

(Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.)

ORONTE, à Arnolphe.
Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

A ARNOLPHE
Que je sens à vous voir une grande allégresse!

ORONTE
Je suis ici venu...

ARNOLPHE
Sans m'en faire récit,
Je sais ce qui vous mène.

ORONTE
On vous l'a déjà dit?

ARNOLPHE
Oui.

ORONTE
Tant mieux.

ARNOLPHE

Votre fils à cet hymen résiste,
Et son coeur prévenu n'y voit rien que de triste:
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce noeud se diffère,
Et de faire valoir l'autorité de père.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contre eux à leur être indulgents,

HORACE, à part.
Ah! traître!

CHRYSSALDE
Si son coeur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance.
Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE
Quoi! se laissera-t-il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?
Il serait beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui!
Non, non: c'est mon intime, et sa gloire est la mienne;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne.
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,
Et force de son fils tous les attachements.

ORONTE
C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,
C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYSSALDE, à Arnolphe.
Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE
Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE
Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRYSSALDE
Ce nom l'aigrit;
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE
Il n'importe.

HORACE, à part.
Qu'entends-je?

ARNOLPHE, se retournant vers Horace.
Oui, c'est là le mystère;
Et vous pouvez juger ce que je devais faire.

HORACE, à part.
En quel trouble...

Scène 8 - GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE

GEORGETTE
Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourrait bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE
Faites-la-moi venir; aussi bien de ce pas,
Prétends-je l'emmenner.

(A Horace.)

Ne vous en fâchez pas;
Un bonheur continu rendrait l'homme superbe;
Et chacun à son tour, comme dit le proverbe.

HORACE, à part.
Quels maux peuvent, ô ciel! égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis?

ARNOLPHE, à Oronte.
Pressez vite le jour de la cérémonie;
J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE
C'est bien notre dessein.

Scène 9 - AGNES, ORONTE, ENRIQUE, HORACE ARNOLPHE, CHRYSALDE, ALAIN,

GEORGETTE

ARNOLPHE, à Agnès.

Venez, belle, venez,
Qu'on ne saurait tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.
Adieu.

(A Horace.)

L'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNES

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE

Allons, causeuse, allons.

AGNES

Je veux rester ici.

ORONTE

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler

ARNOLPHE

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE

Oui. Mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit

Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique?
Sur quoi votre discours était-il donc fondé?

CHRYSSALDE

Je m'étonnais aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE

Quoi?

CHRYSSALDE

D'un hymen secret ma soeur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSSALDE

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE

Et d'aller essayer mille périls divers
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSSALDE

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avaient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE

Et, de retour en France il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSSALDE

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avait remise.

ORONTE

Et qu'elle l'avait fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSSALDE

Et lui, plein de transport, et l'allégresse en l'âme,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

CHRYSALDE, à Arnolphe.

Je devine à peu près quel est votre supplice;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE,

s'en allant tout transporté,
et ne pouvant parler.

Oh!

ORONTE

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HORACE

Ah! mon père,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avait exécuté
Ce que votre sagesse avait prémédité.
J'étais, par les doux noeuds d'une amour mutuelle
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.
Ah! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSALDE

J'en ferais de bon coeur, mon frère, autant que vous;
Mais ces lieux et cela ne s'accroissent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grâce au ciel, qui fait tout pour le mieux.

[Image]